

Tribune libre

C'était Gilbert Zue-Nguema

Par Flavien ENONGOUE*

Paris/France

LE 14 juin 2018, suivant une tradition universitaire bien établie, enseignants, chercheurs, étudiants et personnels administratifs et techniques de l'Université Omar Bongo rendaient un hommage émouvant à M. Gilbert Zue-Nguema, leur secrétaire général adjoint, ancien vice-Doyen de la Faculté des lettres et sciences humaines, ancien chef du Département de philosophie et, surtout, enseignant-chercheur dans ledit département depuis une quarantaine d'années. Le ciel parisien eut été plus clément pour moi que j'aurais fait le déplacement, y compris jusqu'à Bitam où il repose en paix ; cette terre du Septentrion qu'il portait précieusement dans son cœur et où il allait souvent passer ses vacances.

Quand la nouvelle m'est parvenue ce matin du 8 juin 2018, par les soins d'une collègue attentionnée de la Faculté, la profonde tristesse qui envahit aussitôt mon corps se mêla au grand regret de n'avoir pas trouvé le temps, lors de mon dernier séjour à Libreville fin mai, de passer le voir, comme souvent, à son bureau à l'Université. Je ne pouvais imaginer que les messages téléphoniques échangés à cette occasion, précisément le 25 mai, seraient les derniers, ce d'autant qu'ils se conclurent par la promesse réciproquement ferme de nous revoir prochainement : « Excellent séjour au pays. Je suis au bureau jusqu'à 13h. Après j'ai une séance de soins à l'hôpital. Ce n'est pas cette fois-ci qu'on pourrait se voir compte tenu du temps. Sans doute au prochain voyage. Encore merci et profonde reconnaissance. ZUE ».

A quoi je répondis : « Certainement. Merci ». Une conclusion bien laconique d'une conversation ouverte très chaleureusement : « Cher petit-frère, bonjour. Livre bien reçu. Merci ». Dans un style télégraphique dont il n'était guère coutumier, il accusait ainsi réception de l'ouvrage collectif que je lui avais envoyé une semaine auparavant, et dont il était l'un des contributeurs, avec un texte sur « Du possible et de l'impossible à l'aune de la nécessité aristotélicienne, de la confatalité stoïcienne et de l'eschatologie thomasiennne » (p.115-119), dans les Actes du XXXVe Congrès international de l'Association des sociétés de philosophie de langue française (ASPLF) qui eut lieu à Rabat (Maroc) du 26 août au 2 septembre 2014, sur le thème : Le possible et l'impossible, et qui sont parus seulement récemment à Vrin, en février 2018, sous la direction conjointe de Jean Ferrari, Sophie Grapotte et Abdeljalil Lahjomri.

PRÉCIEUSES DÉDICACES* Depuis 2006, l'homme était devenu un habitué desdits Congrès, et un contributeur régulier des Actes, avec des textes puisant à des époques, systèmes et auteurs philosophiques divers et variés, de l'antiquité grecque à nos jours. C'est que, d'une érudition que l'on rencontre rarement aujourd'hui dans nos universités, Gilbert Zue-Nguema inspirait tout à la fois le respect et l'admiration. Il pouvait vous entretenir aussi savamment des présocratiques que de l'économiste et philosophe indien Amartya Kumar Sen (prix Nobel d'économie en 1998), en passant par la Patristique – doctrines et œuvres des pères de l'Eglise. Seulement, pour la formation initiale, il exigeait des étudiants, comme un indispensable pèlerinage, la lecture des textes canoniques de l'histoire de la discipline. J'ai encore le souvenir de cette voix forte exhortant mes condisciples et moi à aller d'abord aux textes de première main, si nous avions à cœur de réussir notre formation en philosophie, plutôt que de céder d'emblée à la tentation bien juvénile de s'en tenir aux commentateurs.

Sa fréquentation, à ma connaissance parcimonieusement accordée à des esprits aiguisés, avait la grande vertu de préserver les interlocuteurs de l'évocation routinière des banalités de la vie quotidienne, de l'insignifiance du prêt-à-penser, de la tyrannie de

l'instant et des préjugés. C'est pourquoi les livres constituaient le principal centre d'intérêt de nos échanges ; convaincus tous les deux, comme Georges Raymond Richard Martin, que : « L'esprit a autant besoin de livres qu'une épée de pierre à aiguiser pour conserver son tranchant » (*Le trône de fer*). On se les offrait à l'occasion. Il me gratifiait de précieuses dédicaces de ceux dont il était l'auteur ou contributeur. Et je me débrouillais à dénicher ceux qui étaient dignes d'intérêt pour trouver place dans sa riche bibliothèque. D'où l'orientation systématique du choix vers des publications récentes, en m'assurant au préalable, par téléphone, de ne point lui faire parvenir un objet encombrant.

Au début de cette année, il m'avait fait partager son étonnement, en réalité une agréable surprise, d'avoir été sollicité pour une recension scientifique dans une revue, de l'ouvrage d'Alfred Adler sur *Hegel et l'Afrique*. Histoire et conscience historique africaines (Paris, CNRS Éditions, 2017), alors même qu'il n'avait jamais été en contact avec l'auteur, encore moins l'éditeur. Il cherchait à savoir si je n'avais pas été à la manœuvre, puisque c'est moi qui le lui avais offert. Je lui avais répondu par la négative, tout en accueillant la nouvelle avec jubilation, tant elle réparait à mon avis l'injustice flagrante de ne point le voir cité dans ledit ouvrage alors qu'il était l'un des rares aujourd'hui dont les écrits font autorité sur la question.

Je pense en particulier à son premier livre : *Africanités hégéliennes. Alertes à une nouvelle marginalisation de l'Afrique* (Paris, L'Harmattan, 2006). L'autre grand livre de Gilbert Zue-Nguema, à mon avis d'une épaisseur théorique encore plus importante, est celui qu'il a consacré à la lecture philosophique de la mondialisation économique : *La philosophie par temps de mondialisation économique. La conscience de son époque* (Chennevières-sur-Marne, Dianoïa, 2009). Ce livre se situe à vrai dire dans le prolongement d'une brillante thèse de doctorat NR soutenue en 2003 à l'Université de Paris I. Pour le dernier livre, paru en 2013, *Hegel actuel*. De la modernité à la mondialisation, Gilbert Zue-Nguema avait choisi d'honorer l'édition locale en confiant la publication aux Presses universitaires du Gabon (PUG), rattachées à l'Université Omar Bongo.

RECEPTION SCIENTIFIQUE* Un simple regard sur l'identité des préfaciers respectifs – Jean-François Kervégan, Alexis Philonenko et Bernard Bourgeois – donne la mesure de la grande considération dont il était l'objet. Au-delà de l'autonomie dont chacun des livres peut à juste titre se prévaloir, ils ont néanmoins une unité trilogique que l'auteur lui-même prit la peine de souligner à la parution du dernier : « Dans nos deux précédents livres, l'approche de la mondialisation se fait par touches successives. Le premier met en garde contre la marginalisation de l'Afrique de l'économie mondiale actuelle après celle, en d'autres temps, de l'histoire mondiale ; d'où la nécessité pour elle de trouver sa place dans le monde que structure la mondialisation de l'économie libérale. Le second pose les prolégomènes à toute philosophie, dont la philosophie africaine, qui veut compter et se faire valoir en tant que telle par ce (gros) temps de mondialisation économique. Le présent livre confronte la doctrine hégélienne de l'Etat au paradigme libéral qui sous-entend la mondialisation économique en cours ; son argument est qu'aujourd'hui encore, comme au temps de Hegel, l'Etat a des responsabilités envers ses citoyens. [...] A trois titres différents (Africain, philosophe, citoyen), nous aurons, à la lumière et sous le parrainage de Hegel, recherché, trouvé et exposé des positions originales, rationnelles et raisonnables face à la mondialisation économique en cours. »

L'homme parti, j'espère que cette œuvre fera enfin l'objet d'une réception scientifique à la mesure de sa densité : l'hommage qui sied à un universitaire. Quand je lui proposais un jour, deux ans après la parution de *Hegel actuel*, de nous permettre d'organiser une journée d'études sur son œuvre, il me répondit

par l'évocation du propos de Hegel sur la relation complexe entre le livre et son auteur, chacun devant librement vivre sa vie.

Cette réponse de Gilbert Zue-Nguema est révélatrice de l'homme qu'il était profondément, tout entier habité par la modestie. S'il y a bien quelques mots pour dire lapidairement qui était l'universitaire, en plus de la modestie, j'en verrais bien trois (3) : la rigueur (professionnelle, intellectuelle et morale), l'exigence (d'abord vis-à-vis de lui-même puis des autres) et le patriotisme (disposition d'esprit à préférer la subordination des considérations particulières et partisans au triomphe du bien commun, qui est par essence public). J'en ai fait l'heureuse expérience durant les cinq (5) années de ma scolarité à l'Université Omar Bongo dont une blanche, en 1994, et depuis mon incorporation, fin 2004, à sa grande joie, dans le corps heureusement squelettique à cette époque des enseignants-chercheurs du Département de philosophie.

Notre rencontre au début des années 1990 doit beaucoup au hasard objectif des conséquences des décisions administratives. Alors que je rêvais dans ma brousse ogivine de devenir économiste et m'étais investi à obtenir sans peine le Baccalauréat qui sied, la Commission nationale des bourses et stages, dans son infaillible sagesse, en décida tout autrement en m'orientant en philosophie.

PENSER PAR SOI-MÊME* Au moment où j'entre donc en philosophie, comme d'ailleurs en religion à ma naissance, c'est-à-dire sans l'avoir choisi, la réputation d'enseignant aride qui collait à la peau de Gilbert Zue-Nguema avait précédé le croisement de nos premiers regards, l'échange vertical des premiers mots qui, les mois et années passant, allaient se multiplier et se vivifier d'une chaleur filiale depuis lors vivace. Privilège de mon goût prématuré pour les défis ! Rares étaient les étudiants de notre époque qui s'aventuraient à le solliciter pour la direction des travaux de recherches ; son rigorisme et ses exigences pour le travail bien fait l'expliquaient. Au final, mon tempérament, plus que mes qualités, me conduisit tout naturellement à lui pour un indispensable accompagnement dans la lecture exigeante d'un auteur réputé difficile d'accès (Hegel), de surcroît dans un domaine rarement exploré : la philosophie de la religion. Il en résulta un rapport de licence sur le mystère de la Trinité et un mémoire de maîtrise sur la Sainteté dans la religion chrétienne. Même dans mon choix d'aller poursuivre mes études plutôt à Poitiers qu'ailleurs en France, il y eut son ombre, tant il nous expliquait, pour y avoir été dans les années 1970, et soutenu à la fin de la décennie une thèse de doctorat de 3^e cycle sur Hegel et l'esclavage, sous la direction de Jacques D'Hondt, que c'était l'endroit le mieux indiqué en France pour saisir et comprendre Hegel et son vaste environnement philosophique allant de Kant à Marx. Des grands noms de la discipline marquèrent le lieu de leur science : Jacques D'Hondt, Guy Planty-Bonjour, Michel Foucault, Emmanuel Levinas, etc.

TRAIT D'UNION* Quand j'atterris fin 1995 dans cette ville moyenne aux allures médiévales, où René Descartes fit ses humanités, le nom de Marx vivait ses derniers moments sur l'enseigne du laboratoire, connu à l'époque de Gilbert Zue-Nguema, et depuis sa création en 1970, sous le nom de Centre de recherche et de documentation sur Hegel et sur Marx (CRDHM), désormais libellé, à partir de 1997 : Centre de recherche sur Hegel et l'idéalisme allemand (CRHIA). L'expérience fut des plus

riches même si, chemin faisant, je me découvris auteur d'une petite infidélité philosophique à l'égard de Gilbert Zue-Nguema en sortant de là plus kantien que hégélien, du fait de l'orientation résolument cosmopolitique de ma thèse de philosophie des relations internationales ; ce dont il ne me fit pas grief, assuré que la pratique du mandarinat, consistant à fabriquer des fidèles à l'université, trahissait la vocation première du métier : penser par soi-même !

Une illustration ! Lorsqu'il découvrit la préface de mon dernier livre paru en 2015 (*Au petit déjeuner de l'Esprit*), dans laquelle Jean-Louis Vieillard-Baron, son successeur dans la direction de mes travaux ultérieurs, coucha quelques mots aimables en souvenir de moi, j'entendis Gilbert Zue-Nguema, très ému, murmurer qu'il n'est pas souvent assuré que les fruits tiennent la promesse des fleurs. Il se mit alors à lire à haute voix, comme du temps où j'étais son étudiant, les mots de son illustre collègue français : « De mon poste de professeur de philosophie à l'Université de Poitiers, j'ai fait fonctionner avec persévérance l'ascenseur intellectuel et social à l'égard des étudiants africains, gabonais, camerounais, ivoiriens, maliens, sénégalais. Souvent j'ai eu du plaisir dans cette tâche. Avec Flavien Enongoue, ce fut une tâche plus aisée qu'avec d'autres, en raison de sa grande agilité d'esprit. » Signe que lui, Gilbert Zue-Nguema, se reconnaissait à juste raison dans ce produit final.

En souvenir de ces instants émouvants, et surtout de ce que les hasards de la vie avec la pensée nous auront permis de tisser comme lien pendant un quart de siècle, je voudrais, le cœur meurtri de chagrin, lui retourner, de là où il se trouve à l'autre rive, ses tous derniers mots à mon endroit, le 25 mai dernier : « Encore merci et profonde reconnaissance ». Il me pardonnera, pour l'expression du témoignage de ma dette imprescriptible, de laisser le mot de la fin non pas à Hegel, notre trait d'union spirituel, mais plutôt à Kant : « On ne peut s'acquitter d'un bien fait reçu par aucun geste en retour, parce que celui qui reçoit ne peut jamais compenser l'avantage du mérite que possède celui qui a donné, à savoir le fait d'avoir été le premier à faire preuve de bienfaisance. Mais, même sans un tel acte (de bienfaisance), la simple bienveillance du cœur est déjà par elle-même le fondement de l'obligation à la reconnaissance. » (Métaphysique des mœurs, Doctrine de la vertu).

*Maître-Assistant de Philosophie politique à l'Université Omar Bongo (UOB)

